Cabinet
Pol.
PRC
1272

APPEL
A MICHEL MONTAGNE
DES OPINIONS SUPERSTITIEUSES
DU DIX-HUITIÈME SIÉCLE,

Ouvrage en prose suivi du poëme :

« VOLTAIRE AUX CHAMPS ÉLISÉES. »

NRC 1272

L'AUTEUR A SON LECTEUR.

La vérité fait ma devise ;
Vous plaire est mon vœu principal :
Je voudrois aussi qu'à Venise
Les rois fissent leur carnaval (1).

(1) Carnaval de Venise, où Candide rencontre les ex-rois d'Angleterre, de Pologne et de Corse, qui attendent leurs augustes frères d'Angleterre, de Prusse et d'Autriche.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

APPEL

A MICHEL MONTAGNE

Des Opinions superstitieuses du 18e. siécle.

« Qui veut se défaire de ce violent préjugé de la coutume, il trouvera » plusieurs choses reçues d'une résolution indubitable, qui n'ont que la » barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne ; mais ce masque » arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son » jugement comme tout bouleversé, et pourtant en plus sûr état. . . . . » MONTAGNE, *liv.* 1, *chap.* 22. »

LA superstition, fille de la terreur et de l'orgueil, mère de l'erreur, esclave des préjugés, victime de l'hypocrisie et du mensonge, nourrit l'imagination, qui a plus besoin d'alimens que de raison, et, courbant l'homme sous le double joug qui le dégrade et l'opprime, elle étouffe en lui les lumières naturelles, et lui fait repousser celles de la philosophie.

Tel est le funeste effet qu'elle produit sur ceux qui, opinant du bonnet, sont d'avis, 1°. que la République enfante la loi agraire ; 2°. que le titre de Citoyen n'est qu'un mot vuide de sens ; 3°. que les Républiques

sont dans des agitations continuelles ; 4°. qu'il y a plus de promptitude dans l'exécution confiée à un seul, que remise à plusieurs ; 5°. que le despotisme sacerdotal et royal est nécessaire à notre existence ; 6°. que notre caractère repousse la République ; 7°. que notre situation locale, et l'étendue du territoire ne lui sont pas moins contraires ; 8°. que la durée de notre monarchie en prouve la nécessité.

Si nous ne pouvons convaincre les fanatiques de la futilité de ces objections, la pureté de notre intention nous consolera de l'utilité de notre tentative.

Nous commencerons par demander pourquoi la loi agraire seroit-elle une suite de la République, plutôt que de la monarchie, s'il est vrai qu'établie au Pérou et au Paraguai, deux monarchies, elle n'offre guères de vestiges de son exécution dans les Républiques. L'histoire de celle de Rome en fait souvent mention ; mais jamais il n'entra dans la pensée du plus factieux tribun, de faire ordonner le partage des terres des particuliers. Seulement il fut souvent proposé, et presque toujours sans succès, de partager des terres conquises entre les Prolétaires.

La loi agraire, telle que celle dont on voudroit nous faire peur, n'aura lieu parmi nous que lorsque les Législateurs sacrés du Pérou ou du Paraguai repasseront le rivage des morts pour nous donner des loix, avec le miraculeux secret d'empêcher qu'au mépris de

la loi agraire la différence des caractères n'en mette bientôt une entre nos fortunes.

« Le titre de Citoyen ne seroit-il, comme le disent nos adversaires, qu'un mot vuide de sens, lorsque, sous le despotisme même, il désignoit une vertu ? Voltaire et Rousseau, qui vont résoudre cette plaisante objection, ont dit, le premier, » que le titre de Citoyen avoit perdu de sa dignité depuis la privation des droits qu'il exprime ; » le *second*, que ce titre, dans une monarchie, devient criminel, s'il désigne autre chose qu'une vertu. » L'ombre de ces deux grands hommes nous accuseroit de manquer nous-mêmes de sens, si nous nous arrêtions plus long-tems à discuter ce qui ne peut pas être mis en question.

» Les Républiques sont dans une agitation perpétuelle ; » cette troisième objection, qui frappe beaucoup d'honnêtes-gens accoutumés à la fausse tranquillité de l'esclavage, n'est, au fond, qu'un préjugé tiré du trouble des diètes polonoises, de l'opposition constante des deux ordres de Citoyens qu'admettoit la constitution vicieuse de l'ancienne Rome, de la lutte fréquente des aristocrates bataves, avec une maison princière qui veut jouir seule du droit d'asservir son pays. Ces exemples, auxquels on pourroit ajouter celui de toutes les autres Républiques passées et présentes, prouvent seulement leur mauvaise constitution.

En bonne-foi, les monarchies sont-elles plus tranquilles ? Pour nous convaincre qu'elles sont plus agitées, nous n'avons seulement qu'à jetter un coup-d'œil rapide sur l'histoire de notre pays.

Que de sanglantes discordes entre les descendans de Clovis, pour les fréquens partages de la monarchie, et entre leurs Maires du Palais, pour s'emparer des rênes du gouvernement ! ces calamités durèrent sans relâche jusqu'à ce qu'un de ces Officiers combinant son ambition avec celle du chef de l'église, s'empara du trône, et relégua le fantôme détrôné dans un cloître. Le règne du fils de l'usurpateur n'est qu'une longue suite de guerres en Italie, en Espagne et en Allemagne, où il répand le sang de tout Saxon, qui refuse le baptême. Ces horreurs sont couvertes du voile de la religion, et après la mort de ce barbare, l'église célébra long-tems sa fête ! son successeur, prince foible, tyran sans pitié, voit le clergé comblé de ses bienfaits, s'unir à ses enfans pour lui ravir le trône. On l'en fait descendre ignominieusement, et l'on mêle des cérémonies religieuses à cette criminelle farce. La mort de Louis le Sot rallume le flambeau des dissentions civiles. Cent mille Français s'immolent dans les champs de Fontenai à l'ambition de trois parricides. L'un d'eux, victime de la politique de Rome, qui lui vend la couronne impériale, consomme en Italie la ruine de la France, vengée par la mort funeste de ce prince. Ses successeurs couchés sur les

débris de trois trônes, et réduits à une seule ville, font place à un troisième usurpateur. Ici se présente un nouvel ordre de choses, la violence et le brigandage sont couverts par l'hypocrisie, la ruse et la perfidie. Tels sont les moyens qui assurent le trône à Capet. Son compétiteur trahi et livré, finit ses jours dans une prison. Depuis cette époque jusqu'aux croisades, le peuple, dans l'esclavage, souffre tous les maux d'une guerre continuelle entre ses tyrans et les rois. Ceux-ci, pour se débarrasser de l'obstacle à l'établissement de l'arbitraire, l'objet éternel de la politique des Capets, secondés du clergé et des moines qui savent profiter de leur crédit et de la sottise des grands et du peuple, les envoient en Palestine, d'où, comme de l'antre du lion de la fable, rien ne sort de ce qu'on y voit entrer. Des nuées d'hommes, d'enfans, de femmes (il en falloit pour se délasser des fatigues d'un long voyage), fondent de toutes parts dans le plus pauvre pays de l'univers, et n'en reviennent plus. Aux croisades succèdent les guerres sanglantes entre les Valois et les Plantagenets, pour la succession à la couronne. La captivité du roi Jean, l'état déplorable du royaume en sont la suite. Cet état empire sous un prince insensé, que gouverne une mégère; une Messaline. Ses amans se disputent sa faveur, et le gouvernement du royaume. Deux factions font de Paris le théâtre de la guerre et des assassinats. Pour venger la mort d'un duc de Bourgogne, poignardé sous les yeux du Dauphin, le fils de ce tyran assassiné s'unit à la Reine

pour soumettre sa patrie à l'Anglais, et priver le Dauphin du trône. La Reine, femme adultère, mère dénaturée, ennemie de la France, outrée de la mort du Bourguignon, unit son ressentiment à celui du fils. Le Dauphin, ou plutôt l'épée de Dunois, aidée du merveilleux de la Pucelle, décide la querelle. Charles VII, esclave de ses maîtresses, et vainqueur de ses ennemis, meurt de chagrin, causé par la révolte de son fils, trop connu sous le nom exécré de Louis XI. Trois des successeurs de ce tyran font de l'Italie le tombeau des Français, et le gouffre des finances. A ces expéditions ruineuses succèdent les guerres de religion, sous les trois derniers Valois : guerres couronnées par le massacre de la Saint-Barthelemi, et qui se terminent ou se ralentissent par le second changement d'Henri IV, changement aussi sincère que le premier, mais qui ouvrit Paris à un vainqueur impatient de régner. Son assassin rallume le flambeau du fanatisme, qui éclaire les succès de la politique sanglante du vainqueur de la Rochelle, tuteur de son maître, agent impérieux du despotisme, et vengeur de l'humanité sur les aristocrates français, et les despotes autrichiens. Louis XIV hérite de la superstition de son père, et de l'esprit despotique de Richelieu. La combinaison de ces deux caractères enfante les dragonades : la révocation de l'édit de Nantes, et la guerre civile des Cevênes. Une guerre entretenue pour le seul intérêt de la graudeur de la maison du despote, multiplie les disgraces, ébranle

son trône, fait périr un million d'hommes, et met les finances dans un état qui, empirant sous deux princes foibles et dissipateurs, accélère la révolution dans les choses qui étoient déja faite dans les esprits. Nous ne pouvons mieux terminer l'esquisse des troubles et des malheurs de notre pays depuis Clovis, que par deux vers d'un roi homme d'esprit, et meilleur politique que son successeur.

» O sagesse de Dieu ! je te crois très-profonde,
« Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde !

Les plus plats ne sont pas toujours les plus funestes. Mais leur nullité n'empêche pas que l'agitation ne soit plus constante dans les monarchies que dans les Républiques : ici le timon des affaires est confié à des hommes capables, ou réputés tels, qui répondent de la manœuvre. Obligation redoutable qui rend les guerres extérieures aussi rares qu'elles sont communes dans les monarchies.

Nous venons d'en dire assez sur un point que le simple examen des faits doit décider en faveur de la République. Si dans ce gouvernement la promptitude de l'exécution est moindre que dans les monarchies, ce qui forme la quatrième des objections, auxquelles nous nous obligeons de répondre, cet inconvénient, qui ne nous en impose pas, est racheté par des avantages qui ressortent du sujet même. Ici nous invoquons

l'aristocrate Montesquieu. Ce célèbre écrivain, qui, malgré ses préjugés, a rendu, comme philosophe, des services à l'humanité, dit « que les affaires étant » menées par un seul, il y a plus de promptitude » dans l'exécutiou ; mais que comme cette prompti- » tude pourroit dégénérer en rapidité, les loix y met- » tront une certaine lenteur. Qui ne voit que Mon- » tesquieu met en fait ce qui est en question : » 1°. Il est très-rare qu'un seul mène tout, et très-ordinaire qu'il laisse le tout entre les mains de ministres, maîtres de leur département, jaloux l'un de l'autre, et peu d'accord ; 2°. où sont les loix d'une monarchie, que le pouvoir seul ne fasse céder à ses volontés ? Les loix, loin de remédier à l'inconvénient qu'observe l'auteur cité, favorisent le despotisme, qui, derrière le rideau, se joue du fond et de la forme. Donc l'inconvénient reste, qui efface par ses conséquences l'avantage que la monarchie peut avoir par la plus grande promptitude de l'exécution.

A peine nous arrêterons-nous sur l'objectiou ridicule de la prétendue nécessité du despotisme royal et sacerdotal pour notre existence. Le renversement de l'un doit décider du destin de l'autre, si nous voulons vivre en république. Celle des Gaules, qui comprenoit, avec tous nos départemens, la Savoie, le comté de Nice, l'état de Gênes, le Piémont et la Belgique, avoit des assemblées nationales, faisoit fleurir l'agriculture, cultivoit les lettres grecques, étoit puissante et redoutable, et ne connoissoit ni l'un ni l'autre des-

despotisme.

potisme. Pourquoi ne redeviendroit-elle pas ce qu'elle a été pendant tant de siécles avant Clovis ?

L'objection tirée de notre caractère n'est pas mieux fondée que les précédentes. Le reproche d'inconstance et de légèreté qu'on nous fait si légèrement, convient à toutes les nations barbares. Mais avec nos impertinens préjugés, ne sommes-nous pas encore des visigots et des vandales, dont les écrivains du dernier siécle ont poli la langue? Ceux qui les ont suivis peuvent nous apprendre à penser ; cependant nous sommes encore dans la barbarie. Nous prenons pour caractère national ce qui est bien plutôt un effet du gouvernement qu'un ouvrage de la nature. Plus avancés nous connoîtrons que la frivolité de certaines nations appartient en propre au gouvernement, qui néglige de porter les esprits vers des objets grands et utiles, ou qui les en détourne. Nous sommes ce que l'ancien gouvernement vouloit que nous fussions, et ce qu'il étoit lui-même, « *sicut principes ita est populus.* »

Si le reproche de frivolité ne prouve rien contre l'établissement d'un gouvernement, dont le propre est d'exalter les ames et de porter les esprits vers des objets grands et sérieux, la septième objection empruntée de notre situation locale et de l'étendue du territoire, ne prouve pas d'avantage.

Nous sommes environnés de monarchies. Mais les Pyrénées, les Alpes, l'Océan et le Rhin nous en séparent. Nous pouvons compter sur l'alliance des Belges et des Liégeois, dont le sort réglera celui des

Bataves. Fut-il jamais de contrée aussi heureusement circonscrite que la France réunie à la Savoie, pour se garantir de l'invasion de ses voisins? Ne semble-t-elle pas formée par l'auteur de la nature, pour être l'asyle fortuné de la liberté? Quel plus riche et plus beau pays que le nôtre? La France, abondante en tout, peuplée d'hommes ingénieux, laborieux, généreux et braves, peut se suffire à elle-même; et telle est sa force invincible sous ses diverses espèces de gouvernemens, tous irréguliers, et tendant à l'anarchie, qu'elle a résisté aux ligues les plus formidables, notamment le dernier siécle, sans être entamée. Que ne fera-t-elle pas sous l'empire de la liberté?

Les passions humaines, qui peuvent un tems déranger l'ordre initial établi par l'auteur de la nature, et qui n'échappe pas à l'œil observateur du philosophe, n'en sauroient empêcher le rétablissement fixé par des décrets immuables. Vainement la conjuration des despotes menace-t-elle notre liberté. Envain un gouvernement corrupteur et corrompu emploie-t-il les ressorts d'une politique machiavéliste, mais moins profonde qu'intrigante et tracassière; ses moyens, la ressource de la foiblesse, échoueront contre la France, comme leurs armées échouèrent contre l'Amérique. L'ordre de la société, sujet à des révolutions inévitables, et qu'il est impossible de prévenir, paroît être à la veille des plus grands changemens, prédits par les philosophes (lisez sur-tout Rousseau dans son Emile, liv. 3, pag. 113); leurs prédictions commencent à s'accom-

plir. Qui ne voit déja que l'auteur d'Emile, avoit raison de tenir pour impossible, ce sont ses expressions : *que les monarchies de l'Europe eussent longtems à durer.*

L'Occident doit leur naissance à l'ambition des Romains, dont l'esprit de conquête et de domination étouffa l'amour de la liberté dans tout l'univers. A cette funeste époque, l'Asie renfermoit presque les seules monarchies connues. L'Occident, plus heureux, ne comptoit guères que des Républiques. C'est l'état naturel sur les ruines de la vaste monarchie des Césars, s'élevèrent en Europe ces trônes dont elle est surchargée. Des armées de brigands établirent, dans cette belle partie du monde, le gouvernement militaire, et donnèrent à leurs chefs le titre de rois, devenu si commun, que des courtisans d'Atila le portèrent, comme on voit, à la suite du pape, de vils esclaves décorés des titres les plus fastueux. Si, de nos jours, les rois des grandes monarchies ne comptent pas d'autres rois parmi leurs courtisans, en revenche ils les tiennent, eux et leurs troupes, à leur solde.

Telle est l'époque de la fondation des monarchies dans notre continent, et de l'usurpation de la souveraineté sur les peuples. Sa date ne prouve rien contre la République, s'il est vrai que celle-ci qui, chez nous, a précédé la monarchie, remonte à la naissance des sociétés. Donc la durée de la monarchie n'en prouve pas la nécessité.

Mais nous qui parlons de monarchies et de répu-

bliques, connoissons-nous bien leur différence? le gouvernement républicain a été jusqu'ici très-peu connu en Europe. Cette ignorance ne seroit-elle pas une des principales causes de l'attachement à la monarchie? Mais rien ne contribue autant au maintien de ce gouvernement que la superstition, qui, agissant sur l'imagination, fait descendre du ciel le despotisme, avec l'huile dont le prêtre *oint* le despote, lequel, pour ce service, promet le maintien de la superstition, qui consacre le despotisme royal et sacerdotal.

Quel empire n'exercent pas sur les hommes la crainte, l'éducation, l'habitude et l'amour du merveilleux! « C'est lui, c'est cet empire, dit Bacon, qui a » forgé les idoles du vulgaire, les génies invisibles, les » traits invincibles de l'amour et de la haine; c'est lui » qui change la bonne discipline et les coutumes vé- » nérables en momeries ridicules, en cérémonies super- » ficielles. Dès que la superstition a jeté de profondes » racines dans quelle religion que ce soit, elle est ca- » pable d'éteindre les lumières naturelles, et de trou- » bler les têtes les plus saines. Enfin c'est le plus ter- » rible fléau de l'humanité. » L'hypocrisie l'entretient, le faux zèle la répand et l'intérêt la perpétue. Mise en action, elle constitue proprement le fanatisme, qui, comme nous en avons la preuve sous nos yeux, nous aveugle sur nos plus chers intérêts. Son effet est tel, même sur des hommes foibles et timides, qu'il les rend presqu'insensibles à la perte de la liberté, et innaccessibles à la crainte de la mort.

Privé de l'usage de la raison, le superstitieux croit des absurdités, et s'attache à des principes mobiles que les passions, les vices et les préjugés ont substitué à des vertus réelles à la portée de tous. « Car, comme l'observe le sage Confucius, on voit des hommes peu propres aux sciences, on n'en voit point qui soient incapables de vertus. » Les rois et leurs consécrateurs ont-ils travaillé à tirer parti de cette disposition générale à la vertu? L'histoire de nos crimes est celle de leurs forfaits. En est-il de plus grands que de tromper les hommes pour les retenir dans l'ignorance de leurs droits et de leurs devoirs?

De cette ignorance fatale naquit la puissance féodale, qui fonda à ses dépends la puissance du clergé. La mère et la fille, tantôt rivales des rois, tantôt leurs alliées, s'accordèrent toujours en un point, celui d'asservir la multitude. Ce fut alors que le titre de citoyen perdant de ses droits, perdit de sa dignité. Les droits politiques, après l'usurpation, furent concentrés dans le deux premiers ordres de l'état. La France, à la ressemblance d'Alger, devint une véritable aristocratie sous un despote, ici nommé roi, là nommé Dey; l'un soumis au chef de sa religion résidant à Rome; l'autre au chef de la sienne résidant à Bisance. L'avant-dernier roi ajoutoit un trait bien prononcé au parallèle; mais une conformité non moins frappante entre les rois et les deys, c'est de compter les aristocrates pour quelque chose, et le peuple pour rien.

L'affranchissement de ce dernier lui rendit une foile

partie des droits qui lui avoient été ravis. Content de cette modique restitution, il ne voulut pas voir qu'il pouvoit maîtriser le mouvement qu'il a servilement suivi jusqu'à la révolution.

Un peu avant, au quinzième siécle, les yeux s'ouvrirent à la lumière qui commençoit à paroître. Deux hommes, un sur-tout, condamnables comme hérésiarques, utiles comme philosophes, ébranlèrent l'édifice que nous venons d'abattre en partie. Attaqué par le sage et malheureux Coligny, maintenu par les sanglantes victoires remportées sur son parti, suivies du massacre horrible de la Saint-Barthélemi, cet édifice se soutiendroit encore en entier, si les fautes multipliées du gouvernement, depuis la révocation de l'édit de Nantes, n'en avoient accéléré la chûte; si elle n'est entière, il ne peut exister de république. La Convention, moins gênée dans sa marche que la première assemblée, évitera sans doute les contradictions et l'incohérence, qui rendent si défectueux l'ouvrage auquel elle retouche. Ses lumières et sa sagesse, qui ont à lutter contre l'éducation, les habitudes, les préjugés, les intérêts particuliers et la superstition (1) sacerdotale

---

(1) A Dieu ne plaise que nous confondions la superstition avec la religion, dont les principes, fondés sur la morale, se rapportent au divin auteur de l'ordre initial, que le superstitieux méconnoît, et que le fanatique outrage. Nous connoissons, nous révérons, nous aimons la religion, qui, nous enseignant des vérités cer-

et royale, triompheront de leurs efforts, et éleveront l'édifice majestueux d'une constitution philosophique

---

taines, fait le sujet de notre consolation et celui de nos espérances.

Nous distinguons aussi entre les ministres d'un culte, dont les principes ramènent au despotisme, ceux que les vertus, le zèle paisible et épuré, le désintéressement et les mœurs exemplaires, rendent dignes d'une profession d'autant plus respectable, que ceux qui l'embrassent auront moins de prétentions et d'ambition. La réunion de leurs fonctions avec celles des municipalités est intolérable dans une république, qui a tout à craindre de l'esprit d'une corporation de célibataires par état, tendant à la domination par système, avec des moyens d'influencer le peuple qu'aucune autre religion sur la terre ne donna à ses ministres. Qu'il est difficile de ne pas abuser du crédit et de l'autorité énorme que donne sur les esprits l'enseignement public et secret ! Tranchons le mot, un pareil système est incompatible avec la liberté civile et religieuse, et avec l'égalité. Où sont cette liberté, cette égalité dans une république, où les ministres d'un culte public sont payés par ceux qui professent un autre culte, dont la nation ne paie pas les frais ? Mais il est une considération bien plus importante ; c'est qu'il est vrai de dire que tout culte public salarié, ou non salarié, tend nécessairement à la domination et à l'intolérance. C'est bien autre chose, lorsque l'une et l'autre entrent dans les principes des ministres et dans le système du culte. Un pareil ordre de choses ne peut se combiner avec un gouvernement libre. Il est inutile d'y penser, ou il faut renoncer à se former en république.

Mais il est de justice d'assurer des compensations à des hommes qui, sur la foi publique, ont embrassé un état qui leur promettoit du bien-être.

sur la déclaration des droits de l'homme, la liberté civile et religieuse, et l'égalité, qui est, dit Sénèque, la première partie de l'équité. *Prima enim pars aequitatis est equalitas.*

Ce n'est qu'à ce prix que la Convention se placera à la hauteur où la première assemblée ne put s'élever. De son attitude imposante, et du calme qu'elle fera régner autour d'elle, dépend le destin de la guerre, qui va régler celui du monde. Fermes dans le système de l'unité et de l'indivisibilité de la république, ne craignons ni des gens que nous avons vaincus, ni l'effet des complots perfides d'un cabinet infatigable, ennemi de la liberté, du repos du monde et de la gloire de son pays; d'un cabinet enfin dont l'esprit et le langage nous rappellent qu'un ambassadeur d'Espagne à Vienne écrivoit à sa cour, « que les ministres de l'empereur avoient l'esprit comme les cornes des chèvres de son pays, petit, dur et tortu; » n'en pourroit-on pas dire autant des ministres, plus creux que profonds, qui se sont permis de prédire « que les Français passeroient au travers de la liberté : » prédiction d'un visir qui, voulant rassurer son maître, tremble lui-même sur les suites de notre révolutiou. Evénement unique dans les fastes du monde, et qui doit rendre à la France la prospérité dont elle a joui depuis la plus haute antiquité jusqu'à Clovis. L'histoire nous apprend que cette belle partie de l'Europe fut très-fertile et très-peuplée sous le gouvernement républicain; pourquoi ne reviendroit-elle

droit-elle pas ce qu'elle fut sous le même régime perfectionné ?

Connoissant les vices des républiques passées et présentes, nous pouvons en garantir notre nouvelle constitution. Toutes les républiques qui ont paru sont plutôt des espèces d'oligarchies que des gouvernemens réguliers ; de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a eu jusqu'ici, sur la terre, ni véritable république, ni véritable monarchie ; que ces deux mots sont équivoques, et que peu de gens s'en font une idée juste !

L'amour de la monarchie ne tient guère aujourd'hui qu'à l'amour des abus et des sottises que ce gouvernement entraîne dans sa chûte. Le jour viendra, et le calme des passions permettra de suivre le conseil de Montagne, qui dit » qu'il faut ôter le masque aussi bien des choses que des personnes ; » alors on voit les objets tels qu'ils sont, et le prestige s'évanouit.

Nous n'osons nous flatter de le dissiper. Les hommes ont deux passions favorites, que la philosophie ne détruira jamais, celle de l'erreur et celle de l'esclavage. O Français ! qui fûtes si long-tems sous le joug des belles, des prêtres et des rois, ne portez désormais que celui d'un sexe aimable, sensible et vertueux. Nous ne pouvons mieux terminer cette discussion que par un avis qui doit plaire au lecteur.

S'il est de bonne foi avec lui-même, il conviendra de la futilité des objections que nous venons d'examiner d'après les faits et la doctrine des philosophes que nous avons mis à contribution ; car il en est des vérités

et des idées comme du feu ; on va le prendre chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres ; il appartient à tous, mais plus particulièrement aux deux sages connus, qui ont dit ; l'un, « qu'il regardoit le royalisme comme un crime égal à l'empoisonnement; » le second, » que le monde ne seroit heureux que quand il seroit délivré de deux espèces d'hommes qui profitent de l'ignorance et de la superstition qu'ils entretiennent pour tenir leurs semblables sous le joug. »

Que ces deux philosophes ont laissé de disciples parmi nous ? Le républicanisme compte en France presqu'autant de partisans qu'il y a d'hommes éclairés dans la politique. A cet égard, tous les siécles se sont ressemblés ; les Brutus, les Caton, les Locke, les Milton, les Prisce, les Francklin, les Voltaire, les Mabli, les Rousseau, son ami d'Argenson l'aîné, les Turgot, les Condorcet, les Payne, etc. (1), et tant

(1) Le vertueux républicain ***, moins connu par des écrits remplis de vérités utiles, où se peint sa belle ame, que par un caractère soutenu, dont les traits principaux sont l'amour passionné de la sagesse, de l'humanité, de la liberté, la haine du despotisme et des despotes, le mépris pour leurs courtisans, leurs flatteurs, leurs complices, et pour tous les signes extérieurs de l'esclavage. Jaloux de tout ce qui s'appelle honneur et probité, il rend à la société une espèce de culte, et l'honore par une équité dont les sentimens entrent autant dans sa constitution, que les lumières de l'esprit, la sensibilité d'une ame exaltée, la fidélité du cœur le plus

d'autres étrangers et français, qui tous ont vu la république comme la source des vertus, du bonheur individuel et de la félicité publique.

---

constant. Heureux époux, heureux père, jouissant de la considération personnelle et d'une fortune qui lui permet de suivre la plus chère de ses inclinations vertueuses, le triomphe de la république, son affermissement sur les bases d'une constitution philosophique, mettront le comble à son bonheur philantropique, s'il nous est permis de nous servir de cette expression.

Ses vœux sont les nôtres. Républicain dans l'ame, professant de tout tems la doctrine qui a fait la révolution dans les esprits, avant qu'elle se fît dans les choses; nos principes antérieurs à cette époque nous donnoient du ridicule; depuis la révolution, ils nous ont enlevé presque tous nos amis. Mais il en est un qui nous console d'autant plus aisément de nos pertes, que nous devions moins les éprouver. Patriote solitaire et paisible, sans ambition et sans prétention, renfermé dans le cercle obscur des fonctions privées, nous avons autant d'ennemis qu'il y a de malveillans instruits de notre existence. Nous en sommes plus affligés que nous ne devons en être surpris, s'il est vrai, comme l'a dit un observateur, "que l'esprit des mécontens est un vrai délire : raisonnables sur tout le reste, ils déraisonnent dès qu'on leur rappelle l'idée qui produit leur égarement. Quoique plusieurs soient d'un bon esprit, " ils sont tombés depuis la révolution dans une sorte de démence, et même la démence furieuse. Toutes leurs idées sur les choses et sur les personnes sont bouleversées. Ils méprisent ce qu'ils estimoient; ils haïssent ce qu'ils aimoient. Tout ami de la révolution est un monstre à leurs yeux, un scélérat, un insensé, l'eussent-ils regardé toute la vie comme un honnête homme et un homme de sens. Ils ne peuvent plus respirer le même air que lui; ils ne peuvent plus le voir ni l'entendre

Mais après une révolution qui alarme tous les despotes, qui réduit au désespoir tous les aristocrates, et qui met en fermentation toutes les passions, nous ne pouvons obtenir les biens qu'elle promet à l'amour passionné de la liberté (qui n'est que l'amour de la licence,

---

de sang-froid. Ils oublient complètement ce qu'ils ont aimé, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit, tout a changé pour eux. Incrédules, ou tout au moins indifférens avant la révolution, ils frèmissent à la seule pensée d'un schisme avec la cour de Rome, qui fut l'objet de leurs sarcasmes et de leurs mauvaises plaisanteries. Apôtres zélés de la tolérance universelle, ils font aujourd'hui l'eloge de l'inquisition. Amateurs passionnés des livres philosophiques, ils voudroient leur voir subir le sort auquel un calife ignorant et fanatique condamna la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Le titre de philosophe, qu'ils révéroient, est devenu dans leur bouche une injure..... En deux mots, tout ce qui est contre la révolution est bon, tout ce qui est pour elle ne vaut rien. Voilà exactement la logique des vrais aristocrates. C'est moins dans l'espérance de les convaincre de la futilité de leurs objections contre le gouvernement républicain, que nous les avons combattues, que pour obéir au désir impérieux de payer une dette civique. Ce motif nous dissimule la foiblesse de notre talent, et nous aguerrit contre la critique injuste de ces pédans à prétentions qui parlent de style, dont ils connoissent peu les graces, lorsqu'ils ne devroient chercher que des choses qui en demandent de neuves, lorsqu'on n'en doit désirer que d'utiles. Nous ne croyons pas en avoir employé d'autres. Le Patriote nous saura gré de notre intention, et content de voir et d'approuver ce que nous avons dit, il ne demandera pas qui nous sommes. *Non quæras quis hoc dixerit, sed quid dicatur attende.*

quand il n'est pas accompagné de celui de la justice) qu'aux prix des maux passagers qu'entraînent les grands changemens. La fin de la guerre sera le terme de nos épreuves. Alors les ressentimens et les vengeances doivent finir ; alors la clémence doit prendre la place de la sévérité : une Nation généreuse et sensible doit savoir pardonner comme elle sait conquérir et défendre sa liberté. Pour la conserver et en régler l'usage, il faut la bien connoître, connoissance importante qui doit être le fruit de l'instruction publique, confiée à des hommes dont l'état et les préjugés ne soient pas opposés à l'esprit public et à le révolution.

LE RÉPUBLICAIN (1),

VOLTAIRE AUX CHAMPS ÉLISÉES,

Poëme librement imité d'Horace.

Je vois sous ces bosquets, séjour délicieux,
Que prépara, dit-on, la justice divine
Pour la félicité des mortels vertueux,
Les ombres entourer les fils de Mnémosine :
Virgile, Homère, Ovide, Horace, Anacréon,
Le Tasse et Despréaux, la Fontaine et Racine,
Et la trop malheureuse amante de Phaon,
L'immortelle Sapho, dans sa tendre élégie,
Déplorer les rigueurs des filles d'Eolie,
Et joindre ses accens aux chants plus éclatans,
Dont Alcée enchantoit les rives de Phrigie,
Quand des flots orageux il peignoit les hasards,
Les malheurs de l'exil et les travaux de Mars.
Je vois à leurs accords les ombres attentives
En silence écouter des sons mélodieux.
Orphée (2) attendrissant les redoutables dieux,

(1) Voltaire justifie par-tout le titre de Républicain. Ce grand homme écrivoit aux illustres Marseillois : « Je voudrois pouvoir aller chez vous, » à cause de votre Académie ; j'irois avec plus de plaisir, si vous étiez en » République. »

(2) Orphée, poëte et législateur des Trhâces. Tous les philosophes ne sont pas poëtes, mais tous les grands poëtes sont philosophes,

Et le fameux Nocher des infernales rives ;
Consoler et charmer l'objet de tous ses vœux.
L'effroyable gardien de ces plages arides,
Les horribles serpens qu'on voit entrelacés
Aux effrayans cheveux des noires Euménides :
O prodige inoui, par un luth appaisés ;
Le hardi Prométhée et l'indiscret Tantale,
Egalement charmés par des sons enchanteurs,
Pour la première fois d'une peine fatale,
En dépit du destin oublier les rigueurs !
Et le Républicain, l'universel Voltaire,
Par le piquant récit de ces combats sanglans,
Qui d'un trône abhorré renversent les tyrans,
Enchanter à-la-fois le sage et le vulgaire ;
Des rois même obtenir les applaudissemens.
Si j'osois à mon tour, pressé par mon civisme,
Faire éclater mes vœux dans quelques foibles vers,
Je dirois à celui qui régit l'univers :
O toi ! dont les décrets de l'affreux despotisme
Doivent briser enfin le sceptre et les autels,
Conserve de l'état la colonne ébranlée,
Qu'au bout de l'univers la discorde exilée
Ne verse plus le sang des malheureux mortel.

Par l'auteur de l'appel à Mic. Montagne.

AUX FRANÇAIS RÉPUBLICAINS.

Rome n'eut jamais plus de gloire
Qu'en ces jours où la liberté
Brilloit, fière de sa victoire,
Sur la funeste royauté.

Mais de conquêtes idolâtre,
Rome perdit ses mœurs (1), ses lois;
Et devint le théâtre
Où le crime plaça ses rois.

L'homme sans désirs vit sans maître;
L'ambition forge ses fers.
Français, n'en laissez jamais naître,
Vous affranchirez l'univers.

(1) La haine implacable contre les tyrans dans les deux Brutus; l'inflexibilité de Manlius; la simplicité, le goût des travaux champêtres dans Cincinnatus; le mépris des richesses dans Fabricius; l'austérité stoïcienne de Caton; et dans tous les Romains, la monarchie, l'amour de la liberté et de la patrie, la grandeur d'ame, l'esprit public, la modération et la sagesse dans les succès, la fermeté, la constance dans les revers, la crainte des dieux, la foi des sermens, le respect pour les loix et les magistrats, formoient les mœurs romaines des beaux jours de la République, et doivent devenir les nôtres, si nous voulons conserver la liberté.

Ne combattez que les esclaves
Qu'arment leurs maîtres contre nous.
Déliez, brisez leurs entraves
Par de grands, de généreux coups.

Volez du Midi jusqu'à l'Ourse ;
Volez, intrépides Français :
Mais dans votre rapide course
A vaincre bornez vos succès.

Que ce soit là votre devise :
Vous régnerez dans tous les cœurs ;
Et le carnaval de Venise (1)
Vous devra de nouveaux acteurs.

(1) On doit se rappeler le souper que fit Candide avec trois ex-rois qui, après avoir perdu leurs couronnes, étoient venus passer le carnaval à Venise, où, depuis la révolution françoise, dit-on, de nouveaux acteurs de carnaval sont attendus.

De l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-françois.

f 2.